

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LVIII

La dame Blanche et les deux pages

(Suite.)

Cette conversation commencée dans la chambre de la statue s'était continuée pendant qu'ils passaient dans la pièce des cylindres, et qu'ils descendaient l'escalier de pierre. Ils arrivèrent enfin dans le cimetière. La première tombe que la dame blanche désigna à l'attention de Lionel et de Conrad, était celle qui était dédiée à la baronne Ermenonda de Rotenberg.

— Etait-ce la femme du baron actuel ? demanda Lionel dont les regards allaient alternativement de l'épithaphe à la figure sculptée sur la tombe.

La dame blanche répondit affirmativement, mais d'une voix tremblante et à peine intelligible.

— Le baron devait l'aimer bien tendrement, observa Conrad, si l'on en croit l'inscription qui est conçue dans les termes les plus affectueux. Oui, ajouta-t-il, il l'aimait bien, et cependant son cœur est de fer, autrement il ne serait pas chef de ce tribunal.

— Venez, dit la dame blanche en l'interrompant soudainement, je vais vous montrer d'autres tombes remarquables par la beauté de leur architecture.

Ils errèrent ainsi pendant plus d'une heure et demie au milieu des monuments funèbres, sans que rien vint troubler le calme qui régnait partout. Enfin la dame blanche fit observer qu'il devait être tard, et près d'une heure du matin. Mais, pendant qu'elle retournait sur ses pas, suivis des deux pages, elle aperçut un objet sombre entre deux tombeaux. Elle s'arrêta, et fit tomber la lumière de sa lampe sur ce qui avait attiré son attention. Alors, à sa terreur et à celle des pages, il se trouva que c'était un cercueil.

Oui, un magnifique cercueil, couvert d'un velours noir et semé de clous d'argent. Il ne portait aucune inscription, et il était évident qu'il était là depuis peu de temps.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la dame blanche. Il n'y a pas eu de mort dans le château, et d'ailleurs, il n'est pas d'usage de déposer les corps autre part que dans les tombeaux faits pour les recevoir. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors, cédant à un mouvement de curiosité irrésistible, elle se baissa et souleva le couvercle qui, selon l'usage d'alors, n'était attaché que par un crochet. Au lieu de trouver un cadavre, elle vit un drap qui couvrait tout l'intérieur du cercueil ; elle l'écarta d'une main tremblante, et une immense quantité d'or, de bijoux, d'ornements splendides et de vaisselle d'argent apparut à ses yeux.

Surpris et ébloui par un spectacle si peu attendu, la dame blanche et les pages restèrent quelques minutes en contemplation devant ce trésor ; et puis, la dame blanche s'adressa de nouveau cette question : — Qu'est-ce que cela veut dire ?

Soudain la pensée lui vint que la reine de Bohême était dans le château, et elle se dit que ces richesses lui appartenaient sans doute. L'énigme ainsi résolue, elle referma le cercueil :

— Hâtons-nous, mes jeunes amis, dit-elle. Et ils quittèrent le cimetière, et gagnèrent la chambre des machines qu'il leur fallait, comme on sait, traverser pour entrer dans la salle commune.

Mais juste au moment où ils mettaient le pied sur le seuil de cette pièce où se dressait le hideux mécanisme, au-dessous duquel coulait doucement le ruisseau, le tintement lointain d'une cloche frappa leurs oreilles.

Il n'y eut qu'un coup lent, comme la première note solennelle d'un glas funèbre ; et la dame blanche, qui en connaissait la signification, laissa échapper une exclamation d'indicible angoisse.

LIX

La conférence de minuit

Retournons à présent dans l'appartement occupé par la baronne Hamelin.

A cent lieues de se croire observé, et ne se doutant pas de la

menace qui avait été proférée contre lui, le marquis de Schomberg entra dans la chambre où dormait la baronne, il referma la porte soigneusement derrière lui, et s'approcha du lit. En voyant qu'elle dormait d'un profond sommeil, son premier mouvement fut de se retirer. Mais se rappelant qu'au milieu du souper elle avait su trouver moyen de lui dire qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer, et de lui indiquer son appartement, il crut devoir l'éveiller.

Il lui posa la main sur l'épaule, et la poussa doucement. Elle tressaillit, et, ouvrant les yeux, elle jeta autour d'elle un regard terrifié. Mais reconnaissant à la lueur de la lampe qu'elle avait laissée brûler sur la table, que c'était le marquis de Schomberg, elle lui sourit et lui tendit la main, en lui disant :

— Oh ! je vous remercie de m'avoir éveillée si à propos !

— Et pourquoi cela ? demanda le marquis, à moins que ce ne soit à cause des communications que vous avez à me faire ?

— Je vous remercie, répondit la baronne, en se dressant et en appuyant son coude sur l'oreiller, parce que je rêvais de choses horribles, et que vous m'avez épargné d'effroyables souffrances.

— Et ces souffrances ? dit le marquis.

— Celles de la statue de bronze et du baiser de la Vierge, répliqua la baronne que cette idée seule fit frémir.

— N'avez donc pas d'aussi vilaines pensées, dit le marquis avec une sensation de malaise qu'il ne pouvait s'expliquer.

— C'est vainement que j'ai voulu combattre les idées qui m'assaillaient durant mon sommeil, dit la baronne : mais, Dieu merci ! votre arrivée les a mises en fuite.

Il y a des hommes qui voient des avertissements dans les songes, et qui croient qu'ils ne sont jamais sans fondement, fit observer le marquis dont l'agitation était visible. Sûrement vous n'avez rien fait pour exciter la vengeance du tribunal dont vous et moi sommes membres influents ? Et cette fuite de Prague n'a d'autre cause, que celle que vous avez dite ?

— Si, mon cher marquis, répondit la baronne, d'un air sérieux et en baissant la voix ; si, j'ai des projets ultérieurs, et j'ai résolu de faire de vous mon complice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Schomberg qu'effrayait son accent mystérieux et solennel. Parlez, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion ? demanda la baronne en le regardant avec étonnement. Est-ce qu'il n'est rien arrivé de nature à vous vexer ou à vous alarmer ? Ah ! je comprends ! s'écria-t-elle : vous êtes contrarié qu'on ait donné le commandement au baron de Rotenberg. Et vous avez raison de vous sentir blessé dans votre orgueil.

— Oui, en effet, répliqua le marquis, et ce n'est pas sans surprise que je vous ai vu tantôt le féliciter cordialement.

— Quand on s'apprête à trahir les gens, on ne doit avoir pour eux que des paroles mielleuses, afin de mieux les mettre hors de leurs gardes, dit la baronne. C'est ce que j'ai fait, ajouta-t-elle fixant les yeux sur le marquis, pour s'assurer de l'effet que produiraient ses paroles.

— Trahir ! s'écria-t-il. Ai-je bien entendu ? ou mes oreilles me trompent-elles ?

— Elles ne vous trompent pas, dit la baronne ; et je vous offre l'occasion de vous venger de votre rival et de Cyprien que vous avez toujours abhorré.

— Au nom du ciel ! expliquez-vous, s'écria le marquis. Je vois que vous avez de graves nouvelles à me communiquer, et, pour la première fois de ma vie, je tremble, ému d'une terreur dont je ne me rends pas compte.

— Sachez donc, en peu de mots, répliqua la baronne, que j'ai fait un certain marché avec Zitzka.

— Un marché avec Zitzka ! s'écria le marquis avec stupéfaction. Est-ce possible, ou n'avez-vous pas perdu la raison, ou ne rêvez-vous pas encore ?

— Je n'ai pas perdu la raison, dit la baronne, et je ne suis point dans le royaume des songes. Il est vrai que, brisée par la fatigue, j'ai cédé au sommeil malgré l'invitation que je vous avais faite de venir. Mais vous devez bien comprendre que j'apprécie toute l'importance de mes actes et de la démarche que j'ai faite.

— Et cette démarche ?

— Je vais m'expliquer, continua la baronne. Bien des circonstances m'ont convaincus que Zitzka est plus puissant que nous ne l'avions pensé. Mais la revue qui a eu lieu l'autre jour à